

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

1^{er} décembre 2019

Pasteure Pascale
Renaud-Grosbras

Textes :

Esaïe 2, 1-5

Romains 13, 11-14

Matthieu 24, 37-44

Notes bibliques

Nous entrons dans le temps de l'Avent. Le texte d'Esaïe (Es 2,1-5) annonce qu'une multitude de peuples montera à la montagne du Seigneur, qu'il sera leur juge et qu'ils transformeront leurs épées en socs de charrue : « on n'apprendra plus la guerre ». C'est une prophétie de paix qui annonce le temps où Dieu règnera. De même, le passage de l'épître de Paul aux Romains (Rm 13,11-14) appelle à la vigilance : le temps du salut n'a jamais été aussi proche. Paul joue de la dichotomie entre ténèbres et plein jour pour appeler les croyants à vivre déjà comme en plein jour, dans l'amour mutuel et dans une attente pleine d'espérance : il est temps de sortir du sommeil de la nuit pour entrer dans la lumière du jour. Le texte de Matthieu nous fait entendre un passage du dernier grand discours de Jésus (chap. 24-25) où il parle de l'avènement du Fils de l'homme. Il nous a déjà prévenus que nous risquons d'être pris au piège de faux signes de la fin, mais il réclame notre vigilance attentive, dans une attitude de veille.



Analyse de Matthieu 24,37-44

Jésus nous parle de la parousie, un terme théologique qui désigne l'avènement du Christ à la fin des temps. Pourquoi avoir choisi ce texte pour entrer dans l'Avent, alors qu'il semble désigner un tout autre temps ? Sans doute parce qu'il parle, là aussi, d'une attente, qui doit être vigilante, pleine d'espérance, mais incertaine de son objet. La fin, comme la naissance de Jésus, est inattendue : elle décale ce qui existe, elle arrive là où on ne l'attend pas.

Au verset précédent (v. 36), Jésus prévient ses disciples : « à propos du

jour et de l'heure, personne ne sait – ni les anges des cieux, ni le Fils : seulement le Père ». Il nous prévient que lui-même ne sait pas. Seul le Père sait d'avance ce qu'il a prévu. Cette connaissance, à lui comme à nous, échappe totalement, il ne nous revient pas d'en *savoir* quelque chose. Mais alors pourquoi nous en parler ? Comment peut-on se préparer à ce qu'on ne peut pas connaître ?

Jésus utilise une première métaphore, celle des humains qui vivaient du temps de Noé. Jusqu'au dernier moment, ils ont vécu insouciant de tout, sans soupçonner un instant qu'ils étaient condamnés à la disparition lorsque les eaux monteraient, envoyées par un Dieu irrité par le mal qu'il voyait parmi les humains. Pas plus que nous, ils ne pouvaient savoir ce qui allait se passer. Nous aussi, nous mangeons et buvons, nous vivons notre vie ordinaire, nous nous lions aux autres, et nous ne savons pas ce qui va arriver. Notre époque vit cela, sans doute, avec une grande inquiétude, devant la perspective d'un monde qui se finit parce que notre planète souffre. Mais comme les humains du temps mythique de Noé, nous ne *savons pas*. Faut-il alors se résoudre à une attente inquiète et vide, puisqu'il nous est impossible d'y changer quelque chose, si la fin vient comme un déluge irréversible, si nous ne pouvons de toute façon pas anticiper la surprise et la condamnation ?

La deuxième métaphore évoque deux personnes dans un champ, l'un est pris, l'autre est laissé ; de même deux personnes à la meule, l'une est prise, l'autre non. C'est totalement arbitraire : ce jugement n'est précédé d'aucune justification. Les humains seront séparés. C'est un constat. Là encore, il semble impossible de s'y préparer, alors à quoi bon ? Pourtant, Jésus insiste (v. 42) : « Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre Seigneur vient ». C'est paradoxal : si nous sommes invités à veiller, c'est précisément parce que l'heure de la venue du Fils de l'homme nous est inconnue... mais alors, à quoi bon veiller ?

Pour insister sur ce paradoxe, la troisième métaphore évoque un maître de maison qui ne peut veiller pour empêcher un voleur d'entrer, puisqu'il ne sait pas à quelle heure il va venir : s'il l'avait su, il aurait pu veiller et l'empêcher d'entrer.

Nous ne pouvons rien savoir à l'avance de la parousie, puisque seul le Père en connaît l'avènement ; nous ne pouvons rien y changer, le jugement ne dépend pas de nous ; nous sommes invités à veiller sans savoir ; nous sommes face à une réalité qui survient comme un gigantesque paradoxe dans notre monde, dans notre vie.

Nous pouvons, à présent, revenir à l'histoire de Noël qui s'annonce pour nous. L'humanité ne pouvait rien savoir à l'avance de la venue de Dieu dans le monde, sous les traits de Jésus, d'abord bébé. L'humanité n'a eu aucun rôle dans cette venue – bien au contraire, les humains se sont montrés bien inhospitaliers pour lui, de sa naissance à sa mort. Il est venu comme un avènement et comme un jugement, mais d'une façon qui nous est toujours aussi difficile à comprendre et pour laquelle nous nous mettons à l'écoute. Nous sommes dans une attente perpétuelle, parce que nous ne sommes pas

encore en mesure de connaître le Royaume qui nous est annoncé. Et pourtant nous en sommes citoyens, nous en sommes déjà les enfants, et nous attendons. Nous attendons sans savoir quoi... et cet immense paradoxe a pris racine dans notre vie. En ce temps de l'Avent, nous allons le méditer à nouveau. Nous attendons... et nous ne pouvons pas posséder le moindre savoir sur l'objet de notre attente. Et ça n'est pas grave, parce qu'*il vient...* et ça nous suffit.

Proposition de prédication

Au début de l'évangile selon Luc, vous vous en souvenez peut-être, un ange s'approche d'un groupe de bergers dans la campagne et leur dit : « N'ayez pas peur ! Je vous annonce une bonne nouvelle, une grande joie qui sera pour tout le monde : un sauveur est né pour vous, dans la ville de David, c'est le Christ, le Seigneur. Il y a un signe qui vous attend : vous trouverez un bébé enveloppé de langes dans une mangeoire. » Ensuite, toute une troupe d'anges célestes se met à chanter et les bergers, au lieu d'avoir peur, se précipitent jusqu'à Bethléem, la ville de David, pour y chercher la mangeoire. Une mangeoire, simplement. Pas une maison, pas une grotte, même pas une étable, juste une mangeoire, probablement à ciel ouvert, peut-être avec un vague toit. C'est tout. Le sauveur, le seigneur, Dieu sur la terre, est arrivé comme un voleur dans la nuit, là où personne ne l'attendait, et il n'y a même pas une porte pour protéger la survenue de cet événement cosmique. C'en est ridiculement banal. Et en même temps, extraordinairement incroyable.

Mais pourtant c'est vrai : Joseph et Marie avaient trouvé porte close. Dieu s'était heurté à une porte close. C'est une histoire de tous les jours... Dieu a toujours à souffrir de nos portes fermées. Mais au lieu de les ouvrir de force, au lieu de les foudroyer du haut de son ciel, il donne une réponse inimaginable : il s'installe ailleurs, dans un lieu sans portes. Il choisit de se montrer dans un lieu ouvert à tous les vents, à tous les regards : dans une mangeoire. Qui aurait pu prévoir une chose pareille ? Il n'y a guère que quelques prophètes qui avaient annoncé quelque chose, mais ça restait assez imprécis...

Ce qui nous ramène à la parabole que Jésus, devenu adulte, racontera à ceux qui le suivent : c'est le texte que nous méditons aujourd'hui, en entrant dans le temps de l'Avent, de l'attente. Jésus, donc, nous raconte la parabole du propriétaire qui, bien que préparé, bien qu'ayant fermé sa porte à double tour, voit le mur de sa maison défoncé par un voleur. Parabole qui se termine par ces mots énigmatiques : « tenez-vous prêts, parce que vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'Homme va venir ».

Il faut, nous dit Jésus, prévoir l'inattendu. Mais comment pouvons-nous prévoir l'inattendu ? Et bien... précisément, on ne peut pas. Ce qui nous place dans une position délicate : Jésus semble nous demander quelque chose d'impossible. Ceci dit, quand ça nous arrive à la lecture de la Bible,

généralement, c'est parce que nous prenons le problème du mauvais côté... Au lieu de nous dire : comment prévoir l'imprévisible, réfléchissons plutôt à la menace. La menace, c'est qu'un voleur vienne au milieu de la nuit et qu'il ignore royalement la porte fermée à double tour pour... faire un trou dans le mur. A première vue, c'est déplorable. Qui aime à se faire voler ?

Mais c'est là qu'est le détail important. Nous partons du principe que c'est une mauvaise chose, d'être volé. Du coup, ne pas être prêt pour le voleur est une mauvaise chose aussi... Mais si ça n'était pas vrai ? Peut-être que c'est une bonne chose d'être dévalisés, et du coup, une bonne chose de ne pas être prêts... Vous voyez peut-être où je veux en venir. Je veux vous dire que Dieu est un voleur qui passe outre à nos portes closes... en passant par le mur. Pour nous voler. Parce que, prophétie ou pas prophétie, le monde n'attendait pas Dieu ! En tout cas, pas ce Dieu-là. Personne n'avait prévu qu'il viendrait ainsi, comme un enfant dans une mangeoire, comme un voleur au milieu de la nuit... et surtout, personne ne peut, à première vue, imaginer que c'est une bonne chose qu'il soit venu comme un voleur au milieu de la nuit.

Peut-être bien que ce petit Jésus est bien venu comme un voleur dans la nuit. Peut-être bien que toute porte lui est indifférente, parce que d'une façon ou d'une autre, il vient pour nous dérober quelque chose. Peut-être bien que c'est en étant dans notre état d'impréparation, d'expectative, d'attente dans le noir, que nous pouvons nous laisser surprendre par la grâce de Dieu. A Noël, peut-être bien que nous disons ceci : Jésus vient et nous ne sommes pas prêts, et Jésus vient nous voler. Nous passons notre temps à fermer nos portes, à prendre des assurances contre le vol, contre la perte, contre l'absence. Mais il vient ouvrir nos portes, dénoncer nos assurances, nous ôter quelque chose. Mais quoi ?

Tout ce qui pèse sur nos vies au point de nous en faire mourir. Notre souffrance, notre solitude, notre peine, nos doutes. Mais surtout, nos certitudes. Nos certitudes quant à Dieu, quant à nous-mêmes, quant à nous-mêmes parmi les autres. Ce voleur-là vient pour voler ce qui nous encombre. Étrange renversement, nous avons transformé Noël en un temps que nous passons à consommer, à accumuler, à trop manger, à être pleins de tout ! Alors qu'à Noël, nous faisons mémoire de ce que Dieu vient nous enlever quelque chose. Nos illusions. Notre ressentiment. Notre colère. Notre amour de l'argent et des possessions. Vous imaginez, vivre une vie où tout ce qui vous pèse a disparu ? Pouvez-vous l'envisager ?

Il ne vient pas parce que nous sommes préparés. Il vient parce que nous ne sommes pas préparés. En passant par le mur brisé s'il le faut, parce que oui, ça brise quelque chose en nous, la survenue de Dieu dans notre vie. Heureux ceux qui ne sont pas prêts. Heureux ceux qui n'ont pas tout prévu. Heureux ceux qui ont oublié de fermer leur porte à double tour. Heureux ceux qui manquent, ceux qui doutent, ceux qui n'y croient plus. Car c'est alors qu'il se manifeste... là où nous ne l'aurions pas cherché. Dans la mangeoire. Dans nos vies. C'est là qu'il vient : dans nos vies.

Nous nous servons, tous les jours, littéralement et métaphoriquement, de portes pour tenir à distance l'inattendu, pour nous prémunir contre ce qui peut survenir. Mais Dieu se moque des portes fermées. Il trouve toujours le moyen de venir quand même. Il trouve autre chose. Il s'installe ailleurs. Il déjoue nos plans, nos prévisions. Il s'amuse à résister à nos invitations trop pressantes pour changer l'heure et le lieu du rendez-vous. Et au fond, si nous étions prêts à rencontrer Dieu, nous ne le laisserions pas entrer. Heureusement que le propriétaire de la maison n'était pas prêt, sinon il n'aurait pas laissé Dieu entrer !

Soyons prêts : ce n'est pas un appel à être préparé contre quelque chose, à prendre toutes les assurances nécessaires, à bien fermer nos portes à double tour, mais au contraire à ne pas nous faire d'illusions : nous ne pouvons pas être préparés à la venue du Christ dans nos vies. C'est un appel à une vigilance, une écoute flottante, pour attraper au vol la trace de ce qui survient. Être prêts, non pas pour empêcher Dieu d'entrer *avant*, mais pour constater qu'il était là *après*.

Regardons, relisons nos vies, pour y distinguer la trace que Dieu y a laissée. Tout ce que nous pouvons faire, c'est constater qu'il *vient*, lorsque nous sommes délestés de tout ce qui nous embarrassait, de tout ce qui nous pesait, de tout ce qui nous empêtrait. Il vient, et il nous vole le trop-plein. Il nous laisse un peu plus vides, pour faire de la place pour l'espérance. Il nous creuse pour l'attente. Il nous déleste pour la vie. Pour qu'un chemin puisse se frayer, là où nous ne l'attendions pas...

Alors, il n'y a plus nous, du bon côté de la porte et le voleur dehors, il n'y a plus ni dedans ni dehors, mais lui avec nous, et nous avec de la place en nous pour enfin l'accueillir, parce qu'il nous a débarrassé de tout ce qui nous encombrait. Alors, il vit vraiment en nous, et nous en lui... C'est alors que nous cessons vraiment de nous faire des illusions : ce n'est pas parce que nous sommes accueillants que Dieu s'invite chez nous, c'est parce qu'il le souhaite. Ce n'est pas parce que nous sommes saints que Dieu nous aime... c'est parce que Dieu nous aime que nous sommes saints.

Ne nous faisons pas d'illusions : demain, nous fermerons à nouveau nos portes, nous nous laisserons à nouveau encombrer par tout un tas de choses inutiles et nocives. Mais ce n'est pas grave : il trouvera un moyen de se frayer un chemin, pour s'installer ailleurs, pour se faire connaître autrement, là où nous ne l'attendions pas. C'est ça, le miracle de Noël. C'est ce qui s'approche, tout doucement. Et c'est pour tous les jours ! *Amen*

Coordination nationale Evangélisation - Formation

Église protestante unie de France

47 rue de Clichy

75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr